NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 1 January-March 1999

Le mystère de Marie, source d'unité

Vladimir ZIELINSKY

p. 72 - 91

https://www.nrt.be/en/articles/le-mystere-de-marie-source-d-unite-469

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le mystère de Marie, source d'unité

Je voudrais présenter ici quelques méditations qui, plus encore que de mon expérience personnelle, naissent de l'expérience spirituelle «mariale» de l'Église orthodoxe, qui est la mienne. Je suis de plus en plus convaincu de la nécessité du dialogue, justement dans le domaine de cette expérience qui unit les chrétiens dans la prière devant la Mère de Jésus. Cette conviction, fruit de ma réflexion, si insuffisante soit-elle, sur les deux grandes traditions de l'Église universelle que sont celles de l'Orient et de l'Occident, revient à ceci: la réconciliation entre chrétiens doit trouver sa source vivante dans le mystère maternel qu'est Marie, vécu ensemble. Il ne s'agit pas là d'une réconciliation immédiate au plan dogmatique, mais d'abord d'une rencontre spontanée dans un acte de foi enraciné dans le Christ, vécu en Église et ressenti en profondeur en commun auprès de la Mère commune. Le but de ces méditations sera donc la recherche de racines anciennes qui peuvent en quelque sorte servir de repères pour l'unité, cette unité qui existe déjà en la substance de notre être croyant, mais qui doit être découverte et mise en lumière dans le nom et la présence «comblée de grâce» (*Lc 1*, 28) de Marie.

I. - Marie et «l'être ecclésial»

Avant d'être un problème ou une icône, Marie est énigme. Peu de paroles de sa part dans les évangiles d'une part, et, de l'autre, des prières, des litanies, des images, des vœux, des manifestations innombrables de piété. La présence de Marie, discrète dans les sources écrites, provient spontanément, semble-t-il, de la source même de notre «être ecclésial» (métropolite J. Zizioulas). Nous vivons en Église à côté de la Mère de Dieu, dans le fleuve invisible de sa grâce que souvent nous n'apercevons pas. Ce fleuve ne s'épuise jamais depuis la prophétie: «Désormais toutes les générations me diront bienheureuse» (*Lc 1*, 48). En effet, chaque génération redécouvre à nouveau Marie et la dit «bienheureuse» à sa propre manière. C'est d'ailleurs pourquoi la béatitude de Marie se trouve exprimée sous tant de formes. Mais elle, «l'humble servante» du Seigneur, ne prédit pas sa propre gloire. Elle ne parle en fait

que de la «béatitude» de l'Esprit Saint, dont elle devient la force et l'habitacle. On entre en communion avec l'Esprit Saint dans l'Église remplie par la présence bienheureuse de la Sainte Vierge.

Cette présence, secrète mais incontestable, qui fait partie de notre croyance, est tout entière concentrée dans le nom du Christ, car «il n'y a de salut en aucun autre» (*Ac 4*, 12). Une chose doit être claire: comme «Dieu est unique, unique est aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est livré en rançon pour tous» (*1 Tm* 2, 5). Or la foi au Christ s'éclaircit secrètement en Marie, remplie d'une lumière tout à fait particulière. Cette lumière nous dit que l'accès au salut en Christ est préparé par sa Mère plus que par quiconque. L'œuvre du Christ se manifeste dans la sollicitude et la béatitude de Marie. Mais comment s'approcher de ce mystère au «visage maternel»? Où s'origine le courant de la piété mariale, de l'Évangile à nos jours?

«Un seul nom de la Mère de Dieu contient tout le mystère de l'économie», dit saint Jean Damascène (*De fide orth. III*, 12: *PG* 94). Or l'«économie» veut dire le «travail» de Dieu pour notre salut. Marie est la «source vivifiante», comme l'évoque une des icônes de l'Église orthodoxe, «la source qui purifie les âmes et les corps et guérit tous les maux par un seul contact», ainsi que le dit la prière dédiée à cette icône. Elle est la source qui jaillit d'un moment de l'histoire et qui, à l'origine de notre foi, court vers nous (chaque génération de croyants), mais qui, de nous, tel un fleuve, retourne en arrière, aux origines, c'est-à-dire à la Parole même conçue dans ses entrailles de Mère. Chaque fois que la Parole se revêt de la chair de notre cœur ou s'unit à notre pensée, notre cœur et notre esprit ressemblent à ceux de Marie. Notre pensée croyante devient mariale et nous reconnaissons la présence de la Mère de Dieu partout où l'économie est à l'œuvre, là où le mystère du Dieu Vivant nous approche réellement... Comme si le nom même de Marie était un «canal» privilégié pour nous rappeler les choses à la fois les plus stupéfiantes et les plus intimes de notre foi chrétienne.

Mais pourquoi doit-il en être ainsi? Pourquoi Marie? Laissons-nous enseigner ici comme des ignorants, en nous interrogeant sur le lien intime qui unit notre foi en Jésus-Christ à sa Mère sur terre. Je n'ai pas la prétention de donner une réponse nouvelle. Tout ce qu'on pourrait dire sur la Vierge Marie a déjà été dit, chanté, prié, médité ou tu depuis des siècles. Mais il nous faut entrer de temps en temps dans ce «courant marial», y retenir notre pensée pour rénover notre condition de croyants, notre «être» chrétien. On ne découvrira pas ici des vérités inattendues. Tout au plus, sur la trace des vérités anciennes, essaiera-t-on de dégager un fil conducteur

susceptible d'indiquer autour de la Mère de notre commun Seigneur un chemin de réconciliation entre les familles chrétiennes.

II. - «Dans le silence de Dieu...»

Parmi ces vérités connues depuis toujours, il en est une qui me surprend toujours. Il s'agit du témoignage d'Ignace d'Antioche, l'un des Pères de l'Église primitive. Dans une de ses lettres pastorales, il révèle son expérience, à la fois très intime et étonnamment universelle, et qui touche un point de l'union indissoluble qui existe entre Jésus et Marie: «Le prince de ce monde a ignoré la virginité de Marie, son enfantement et la mort du Seigneur, trois mystères retentissants qui furent accomplis dans le silence de Dieu» (*Lettre aux Éphésiens*, 19).

Selon la tradition, cette lettre fut écrite alors qu'Ignace était emmené à Rome pour y mourir dans l'arène du cirque. À la suite du Christ, Ignace vit sa mort, qu'il anticipa comme une offrande célébrée avec ses ouailles: «Je suis le froment de Dieu. Que je sois moulu par la dent des bêtes pour être trouvé un pur pain du Christ» (*Lettre aux Romains*). Or c'est justement dans la lumière eucharistique de sa mort dans le Christ et pour lui que lui vient à la mémoire le nom de Marie.

Pourquoi Marie? Pourquoi, au seuil de sa mort, Ignace se souvient-il de ces «trois mystères retentissants»: l'enfantement du Seigneur, sa mort et la virginité de Marie? Peut-être, sentait-il son intercession pour lui? Peut-être recevait-il d'elle le don du martyre? Nous savons seulement que, si tel était le cas, ce don était silencieux et réservé. Face aux bruits de ce monde, face au Prince de ce monde, qui le portait sous «la dent des bêtes», saint Ignace eut une révélation pénétrante, celle du «silence de Dieu».

Dans la même lettre aux Éphésiens, il entrouvre ce lien intérieur qui unit la parole et ce silence: «Ce que Dieu achève en silence est digne du Père. Celui qui possède en vérité la parole de Jésus peut entendre même son silence et ainsi arrive à la perfection; celui-là agira comme il parle, mais aussi en silence se montrera tel qu'il est...» Or ce lien entre la parole de Jésus et son silence trouve son «abri», son «nid» caché en Marie. Le silence protège la Parole. Celle-ci s'y fait chair non seulement par l'annonce de l'Ange mais aussi dans le secret muet de l'Esprit, et la virginité éternelle de la Mère de Dieu est comme le signe de ce silence en Esprit.

«La virginité est un silence profond de tous les soins de la terre», écrivait Thérèse de Lisieux. Et de même, reformulant l'expérience

des Pères, saint Serafin de Sarov disait: «Le silence est un sacrement du siècle à venir.»

«Nous qui, dans le mystère, représentons les chérubins», chante l'Église orthodoxe au moment de la Grande Entrée séparant la liturgie de la Parole de la liturgie eucharistique, «nous déposons toutes nos préoccupations de la vie.» Le mystère du silence précède le sacrement de la transmutation, c'est-à-dire de la consécration du pain et du vin.

Ou encore, comme disait Thérèse de Lisieux: «Le silence est une atmosphère vierge. Ce n'est pas l'absence de paroles matérielles qui constitue le silence, mais bien cette paix sans expression des âmes qui, ayant vaincu le monde et elles-mêmes, n'entendent et ne comprennent plus que le Verbe de Dieu...»

III. - La mémoire de Marie

Mais revenons au temps des Apôtres. Au fur et à mesure que «la parole de Dieu croissait et se multipliait» (*Ac 12*, 24), parmi les hommes, germait aussi son silence. Le silence vit toujours dans l'ombre de la parole, comme dans son «écho». Nos mots, nos songes, nos projets, nos fantasmes l'évincent le plus souvent, mais quand nous réussissons à créer en nous un espace pour ce silence, celui-ci se fait entendre par le cœur de Marie.

Son cœur garde les paroles de Dieu apportées par les bergers, celles aussi de Jésus au Temple (cf. *Lc* 2, 19.51). Selon le théologien orthodoxe Vladimir Lossky, ce «dépôt» de paroles, discret et caché, que Dieu confie à Marie, est le début du principe et du fondement de la Tradition ecclésiale. «Le fruit de la foi» qui, du grain ensemencé, croît dans la mémoire de l'Église est d'abord «le souvenir» de Marie même. Cette reconnaissance, nous la portons en nous comme une empreinte de la Parole, de cette même parole qui proclame Marie Mère de Dieu et Mère des vivants. Marie est la figure de l'âme qui engendre le Seigneur qui parle. Son silence se transmet en paroles. C'est ainsi que naît la Tradition.

«La Tradition est le témoignage de l'Esprit», dit un autre théologien orthodoxe, le Père George Florovsky. Elle est «la révélation incessante et l'incessante annonce de la Bonne Nouvelle... Elle n'est pas seulement la mémoire verbale; elle est la demeure éternelle de l'Esprit.»

La Tradition naît ainsi du silence de Dieu accumulé dans le cœur de Marie. Elle naît de sa mémoire, celle de l'Esprit, communiquée à l'Église. Certes, Marie ne reste pas toujours silencieuse dans

l'Évangile. Elle parle à l'ange qui vient à elle, elle «exalte» le Seigneur dans son âme, elle s'adresse à son Fils à Cana. Mais elle se tait beaucoup plus qu'elle ne parle et cette absence de paroles est parfois chez elle plus significative que bien des paroles. C'est un silence qui n'est pas sourd et passif. Celui-ci parle par sa prière. C'est un silence «orant» (Emilianos Timiadis). La mémoire de Marie n'est pas un musée de souvenirs; elle est la prière ininterrompue qui passe à travers les siècles et remplit nos paroles. Ainsi, en s'écartant de la forme orale et articulée, sa prière porte-t-elle des fruits visibles dans nos voix, dont nous ne voyons pas toujours les racines cachées.

Quand, au moment de mourir, Jésus confie à sa Mère le disciple qu'il aimait et met son disciple sous la protection de sa Mère, il révèle une dimension nouvelle de l'Église, celle de l'adoption et de la médiation maternelle. «Et à partir de ce moment, lit-on dans l'évangile de saint Jean, le disciple la prit chez lui» (*19*, 27). C'est «chez lui», à côté de Marie, que naquirent son Évangile, son Apocalypse, ses lettres. Ceux-ci sont le silence du cœur de Marie «transformé» en paroles, «développé» en images, engendrant dans l'Esprit la confession de foi la plus stupéfiante que l'homme ait jamais pu dire du Dieu de la Bible.

«Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux et contemplé, ce que nous avons touché de nos mains, du Verbe de la vie...» (*1 Jn 1*, 1). C'est bien dans la mémoire de la Mère que prend son origine la confession de Jean, confession que l'Église reprend à son compte en prêtant l'oreille au cœur orant de celle qui, la première, a entendu, a vu et a touché le Verbe de vie. Ce message «marial» de l'Écriture est toujours ignoré par le Prince de ce monde qui divise non seulement les chrétiens entre eux, mais aussi la parole et son sens, le cœur et l'Esprit, notre foi en l'Amour et l'Amour même. «De toutes les Écritures les évangiles sont les prémices et, parmi les évangiles, les prémices sont celui de Jean, dont nul ne peut saisir le sens s'il ne s'est penché sur la poitrine de Jésus et n'a reçu de Jésus Marie pour mère» (Origène, *Sur Jean 1*, 23).

IV. - Marie, l'Église

«Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru» (*1 Jn 4*, 16). Cette reconnaissance de la part de Jean embrasse tous ses lecteurs et ses disciples. Cette «reconnaissance» provient du cœur de Marie. Mais Marie se retire. Elle donne aux

autres de parler. Ainsi, dans le passé et dans le présent, parle l'Écriture et parle l'Église par son histoire et par son enseignement. Marie reste inséparable de l'apôtre qui prêche son Fils, car la parole de celui-ci est imbibée de sa présence et de sa médiation maternelle.

«La reconnaissance de l'amour» de saint Jean, tout comme celle des «trois mystères retentissants» d'Ignace d'Antioche, dévoilent le mystère qui unit Marie à l'Église. L'Église entend la Parole du sein maternel de Marie; elle reçoit l'amour de Dieu des mains de Marie; elle se reconnaît en Marie, tout comme elle se souvient d'elle à travers toutes les images prophétiques de l'Écriture.

L'Écriture parle d'elle dans l'histoire de la terre vierge, dans les images du paradis terrestre, dans l'histoire d'Ève, «la mère des tous les vivants». Elle laisse pressentir sa présence discrète dans la figure de l'arche de Noé, dans l'échelle céleste de Jacob, mais surtout dans l'image du «paradis terrestre» (*Gn 2*, 8-10), celles de «l'eau du rocher» (*Ex 17*, 5-7) et du «buisson ardent» (*Ex 3*, 1-8), elle qui est le «récipient» du Feu que toute la terre ne peut contenir. Dans le passage de la Mer Rouge nous reconnaissons l'enfantement virginal du Verbe, dans le chant de la prophétesse Miryam, sœur d'Aaron, nous entendons l'écho du «Magnificat», dans le Saint des Saints du Temple que couvre la gloire de Yahvé brille la lumière invisible de Marie. Nous voyons la figure de Marie dans le cantique d'Anne, la mère de Samuel, nous la rencontrons comme la Sagesse assise auprès de Dieu, nous la confessons comme l'épouse du Cantique des cantiques et nous en discernons le visage dans la prophétie d'Isaïe: «Voici la jeune fille est enceinte et va enfanter un fils qu'elle appellera Emmanuel» (*Is 7*, 14). La foi en Jésus-Christ Fils de Dieu, que l'Église confesse dès son origine, ne trouve son accomplissement et sa plénitude qu'illuminée par le mystère de la chair sainte de Marie.

Dans la reconnaissance de Marie comme Joie inattendue, *Odighitria*, Mère des affligés, Jubilation de toute la création, Recherche des perdus, Source vivifiante — et je n'évoque ici que les noms les plus connus des icônes mariales —, l'Église trouve le chemin vers son propre être et son propre mystère. «À quoi l'on peut ajouter, à la manière des anciennes litanies, écrit le philosophe Jean Guitton, Vierge de l'attente, Vierge des rencontres improbables, Vierge des affinités, Reine des événements...» Ces noms sont innombrables comme les images de l'Église qu'ils évoquent. «Marie est l'archétype et la personnification de l'Église, corps du Christ et temple de l'Esprit Saint», écrit le théologien orthodoxe Alexis Kniasev.

«Le Paraclet, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit» (*Jn 14*, 26). L'Espit Saint qui habite en Marie rappelle toujours à l'Église tout ce que le Christ a dit et continue à dire. La Tradition dans son sens ecclésial est une Parole ininterrompue qui, tel un fleuve de sainteté, découle du silence marial. Cette dimension de la mémoire sanctifiée est liée à une autre, celle du sacrifice. En effet, le Christ est l'offrande de Dieu à l'humanité, que nous recevons toujours de Marie comme don. Marie elle-même est aussi ce don que l'humanité fait d'elle-même à Dieu, don le plus précieux, fruit d'une longue maturation dans la grâce.

Que pouvons-nous t'offrir, ô Christ
— chante l'Église orthodoxe pendant l'office du Noël —,
car pour nous tu t'es fait homme
et tu t'es manifesté sur la terre.
Chacune de tes créatures t'apporte son action de grâce:
les anges, leur chant,
les cieux, l'étoile,
les mages, leurs dons,
les bergers, l'adoration,
la terre offre la grotte,
le désert, la crèche,
mais nous, nous offrons une Mère Vierge.

Et, comme en écho à cet hymne lointain, Jean-Paul II peut dire dans *Redemptoris mater*: «Marie reçoit la vie de Celui à qui elle-même, dans l'ordre des générations terrestres, donna la vie comme mère. La liturgie n'hésite pas à l'appeller 'mère de son parent' et à la saluer avec les paroles que Dante Alighieri met dans la bouche de saint Bernard: 'la Fille de ton Fils'.» La mémoire commune, le mystère partagé font d'elle une personne unique. L'Église est la Mère, Marie est l'Église.

V. - Marie, la foi

«Il n'y a qu'une seule Vierge-Mère et il me plaît de l'appeler Église» (Clément d'Alexandrie). Ou encore, «la Mère de Dieu est l'Église qui prie», dit le Père S. Boulgakov.

Ce qui surprend dans ces propos, c'est qu'ils ne nous étonnent presque pas. Ils expriment une verité hardie, certes, risquée au niveau des mots, mais lumineuse aussi bien qu'inexplicable dans son intuition. Cette intuition dépasse la logique rationnelle; elle *n'en découle pas moins d'une logique intrinsèque de la foi telle*

qu'elle est attestée «dès le commencement». Partout où la foi chrétienne héritée des apôtres se met à la recherche de ses propres racines, elle découvre l'ineffable présence de Marie et, de cette présence, naissent ces trois «mystères retentissants»: celui de l'Église, celui de l'âme croyante, celui de la Mère qui adopte et enfante notre foi.

Église - Mère - foi. Il n'y a rien de contraignant à cette triade. Il y va bien plutôt d'une expérience vivante, d'une joie qui jaillit de la reconnaissance spontanée du «mystère de Dieu dans lequel se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (*Col 2*, 3). Quand un chrétien cherche à pénétrer l'essence de l'Église, sa foi le porte à Marie. Quand il prie devant la Mère de Dieu, il est uni avec toute l'Église. Quand il réfléchit sur sa foi ecclésiale, il trouve toujours à sa racine Marie.

Église – Mère – foi, ces trois noms sont liés par des liens cachés, ceux de la sagesse. Ce rapport à la notion biblique de sagesse n'a pas d'expression dogmatique, mais le Credo ne s'y oppose pas. Dans la sagesse, nous nous souvenons des paroles gardées dans le cœur de Marie. Dans la sagesse, nous entrons au secret de son adoption. Si Marie a adopté Jean, elle nous adopte aussi dans ses écrits, tout comme dans les témoignages de Matthieu, Marc et Luc, dans le message de Paul, dans ces paroles issues à la fois de sa mémoire maternelle et de la foi de l'Église qui est la nôtre. «Que du gibet de la croix le Christ vous dise aussi 'Voici votre mère', qu'il dise aussi à l'Église 'Voici ton fils'. Vous commencerez à être fils de l'Église, quand vous verrez le Christ triomphant sur la croix» (Ambroise de Milan).

VI. - Marie, la Mère

La foi chrétienne s'appuie sur la Parole, se nourrit de la Parole, mais ne se réduit pas à la seule Parole assimilée à la parole humaine. Car c'est la foi en la Parole que nous sentons avec le cœur dans la profondeur du silence ou encore faudrait-il dire la Parole dans la profondeur de son silence. En ce sens la Mère de Dieu peut être appelée «le modèle», comme on l'appelle dans la tradition protestante, modèle pour vivre le mystère de l'incarnation et l'obéissance totale à Dieu. Or ce «modèle», Marie l'a d'abord vécu dans sa maternité.

«La maternité devient la clé de tous les mystères de Marie» (Adrienne von Speyr). Elle est «l'indication de l'amour» (Mère Maria Scobtzova).

La révélation de la maternité de Dieu est un autre miracle du visage de Marie. Si saint Jean a pu dire que «Dieu est amour et (que) celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui» (*1 Jn 4*, 16), nous savons déjà que ces paroles ont passé par le silence de Marie. Toute la vérité sur Dieu que nous confessons et que nous vivons en Église a une «Mère» qui habite dans notre foi comme dans notre cœur. L'Église, telle que le Christ l'a voulue, porte l'empreinte de la maternité de l'amour ou, comme le disait P.S. Boulgakov, de la maternité de Dieu. C'est pourquoi il faut communier à la mémoire de la Mère ou «se souvenir» d'elle dans la communion avec toute tradition apostolique pour prendre conscience de sa propre foi. On reste alors dans le sillon de la foi trinitaire, la foi des Pères et de l'Église. On confesse par la bouche de Pierre: «Tu es Christ, Fils du Dieu Vivant» (*Mt 16*, 16). Mais on le dit avec une oreille tournée vers le silence caché dans le Verbe, on le dit avec le cœur «sage», celui de la Mère.

«Chaque âme qui croit, conçoit et accouche le Verbe de Dieu selon la foi, le Christ en est le fruit, et nous tous sommes les mères du Christ» (saint Maxime le Confesseur).

«Chaque âme fidèle est aussi épouse du Verbe de Dieu, mère et fille du Christ. La même chose est donc dite universellement pour Marie, singulièrement pour l'âme fidèle, et c'est la sagesse même de Dieu qui le dit, elle qui est le Verbe, la Parole du Père» (Isaac de l'Étoile, moine cistercien du XIIe siècle).

VII. - Marie, la prière

Marie est «comblée de grâce» et, par la grâce de l'Esprit Saint, elle change notre statut ontologique à l'égard de l'Église. Elle transforme les croyants en fidèles, c'est-à-dire en fils nés dans la foi. Elle communique ce statut à notre âme et, en retour, notre âme filiale répond par la prière de la reconnaissance.

> Ta Nativité, Mère de Dieu,
> a révélé la joie à l'univers,
> car de Toi s'est levé le soleil de justice,
> le Christ, notre Dieu;
> de la malédiction Il nous délivre,
> et nous ouvre à Son amour;
> vainqueur de la mort, Il nous donne la vie.
> (Tropaire de la Nativité) de la Mère de Dieu

L'art de la prière est celui de la reconnaissance. Le cœur de **l'homme — ou plutôt de la communauté ecclésiale — cherche et**

trouve toujours de nouvelles facettes au mystère, aux moments privilégiés de son être avec Marie, à sa joie de l'aimer et d'être aimé par elle. Cette prière, qu'elle soit l'expression de la conscience dogmatique ou encore de la piété «populaire», comme dans les acathistes innombrables chantées dans les églises orthodoxes après l'office régulier, porte à une confession vivante qui ne se fige pas dans les dogmes mais qui tire sa valeur et sa saveur de ce qu'elle reflète l'état d'âme filial de l'Église comme d'un chacun. Et la source de ce fleuve des prières est toujours le miracle de la maternité divine:

> Aujourd'hui notre salut commence
> et le mystère d'avant les siècles se manifeste.
> Le Fils de Dieu devient Fils de la Vierge
> et Gabriel annonce sa grâce.
> Clamons avec lui à la Mère de Dieu:
> Sois dans la joie, pleine de grâce,
> le Seigneur est avec Toi!
> (Tropaire de l'Annonciation)

La prière qui naît ainsi dans le sein de l'Église crée aussi la vérité dans l'Église, verité christologique et mariologique, de portée à la fois dogmatique et existentielle. Certes, cela n'implique pas que chaque parole de la liturgie puisse prétendre à la vérité définitive. Parfois, cette parole ne sera que l'expression d'une intuition, d'une conjecture, d'un élan ou d'un songe. Mais, même alors, lorsqu'elle se situe dans le sillage de la tradition authentique, cette parole porte témoignage à la vérité en ce qu'elle n'est encore que devinée, la vérité de la «vision confuse» (*1 Co 13*, 12) propre à la condition humaine. Dans l'Église orthodoxe, il n'y a pas de frontière rigide entre la foi «classique» et conciliaire, et la dévotion populaire, car la foi, qui se structure dans l'imposition dogmatique, se déploie toujours à nouveau dans la prière, et ainsi se reconnaît et se réalise dans la communauté qui prie un moment de vérité dans l'Esprit Saint. Permettez-moi de citer à ce propos cette strophe acathiste:

> Réjouis-Toi, réconciliation d'Adam tombé,
> Réjouis-Toi, consolation d'Ève,
> Réjouis-Toi,
> Car par Toi la création est renouvelée,
> Réjouis-Toi,
> Car par Toi le Créateur se fait enfant,
> Réjouis-Toi, Épouse inépousée...

Nous croyons et nous savons que les racines de chaque vérité ecclésiale se trouvent dans le Christ, se manifestent dans l'Esprit et **se voilent en Marie, dépositaire de la Tradition et gardienne de la**

Révélation. Seule l'Église, expansion de la nature humaine du Christ, dit Vladimir Lossky, peut garder la plénitude de la Révélation, dont le monde entier ne suffirait pas à contenir le livre, si celui-ci était écrit. Seule la Mère de Dieu, élue pour contenir Dieu dans ses entrailles, réalise pleinement tout ce qui est lié au miracle de l'Incarnation et qui constitue le miracle éternel de sa maternité divine. Ainsi, pour l'Orthodoxie, la parole de la prière, de la louange, de la supplication et de l'espérance, est toujours celle qui provient du sein maternel de l'Église, parole qui cherche à devenir la Parole même, c'est-à-dire révélation de la vérité, sans prétendre néanmoins à l'imposition dogmatique.

Il y a encore une autre dimension de la médiation de la prière mariale, c'est sa dimension pneumatologique. Dans la conscience de l'Église, chaque dogme est empreinte de l'Esprit Saint sur la pensée humaine, icône rationnelle du même Esprit. La définition de Marie comme *Théotokos* est un acte de l'autoconscience de la foi commune, réfléchie et éclairée, de l'Église tout entière; elle est à la fois «réalisation» dogmatique d'une expérience et manifestation de l'Esprit qui canonise cette expérience dogmatique et mystique. La naissance de la vérité conciliaire est à penser à l'instar de la conception de la Parole dans l'âme et la mémoire de l'Église. «L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance de Très-Haut te prendra sous son ombre» (*Lc 1*, 35). L'Esprit descend aussi pour donner vie à la Parole dans nos âmes, c'est-à-dire à la foi. «À ceci reconnaissez l'esprit de Dieu: tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu dans la chair est de Dieu» (*1 Jn 4*, 2). La foi, comme la prière, est le fruit de la descente de l'Esprit. Marie est ici l'image initiale de la foi, l'icône de la foi, sa Mère.

En d'autres termes, si la foi chrétienne qui prie avait un visage, ce visage serait celui de Marie, icône de l'Église. «La parole du Credo: 'Né de l'Esprit Saint et de la Vierge' désigne aussi pour les Pères le mystère de la seconde naissance de tout croyant né *ex fide et Spiritu Sancto*; la foi de tout fidèle s'enracine dans l'exploit à valeur universelle de la Vierge dans son *Fiat*. L'Annonciation, appelée 'Fête de la Racine' (saint Jean Chrysostome), inaugure le nouvel éon; l'économie du salut remonte à la 'racine mariologique' et la mariologie apparaît partie organique de la christologie» (Paul Evdokimov).

VIII. - Marie «orthodoxe»: la protection

Toutes les confessions chrétiennes portent en elles le germe de la piété mariale, mais seule la Tradition qui remonte à sa source apos-

tolique et patristique découvre Marie comme Mère de la foi dans le Christ, cette Mère qui, en tant que figure de l'Église, permet à ce grain de croître. Pour cette raison même, la Tradition dans sa réalité ecclésiale prend son départ et se développe à partir d'une mémoire qui s'origine dans le cœur de Marie (cf. *Lc 2*, 19). Ainsi en est-il tout particulièrement de la foi qui caractérise l'Église orthodoxe.

«Le cœur de l'Orthodoxie, et tout d'abord de l'Orthodoxie en Russie, ne s'exprime jamais avec une telle plénitude que dans la vénération de la Mère de Dieu et des saints», disait un philosophe religieux russe. Et G. Fedotov de préciser: «Toute la nostalgie de l'humanité souffrante, qui n'a pas l'audace d'ouvrir son âme devant le Christ par crainte de Dieu, librement et avec amour se verse sur la Mère de Dieu. À la différence du Christ, elle est liée au monde humain comme la mère compassionnelle et protectrice.»

Le visage «orthodoxe» de Marie s'exprime en une multitude d'images qui se renvoient constamment les unes aux autres. Nous pensons ici spontanément à trois de ces images: Marie protectrice, Marie eucharistique et Marie-sagesse. Marie est celle qui nous protège, nous accompagne, nous sauve des dangers de cette vie et surtout de celui qui menace notre salut éternel. «Le Jugement de Dieu nous attend et nous n'avons pas d'autre aide, d'autre espérance que Toi, ô Souveraine...», dit une hymne à Marie. La protection (*pokrov* en russe) renvoie à cette protection maternelle qui fait partie de la foi en ce que celle-ci met sous le regard du Seigneur, qui met à nu notre propre misère. Là où surgit la crainte de Dieu (cf. *Ps 110*, 10), Marie est là, Mère qui met sur la voie du repentir. Il y a dans l'Orthodoxie, face au Jugement dernier, à nos propres tentations et aux menaces du monde, tension et équilibre entre la foi vécue dans la crainte de Dieu et la confiance en la protection de Marie.

Marie est solidaire avec toute la famille humaine. Elle n'est pas «déesse». Tout comme nous, elle prie devant son Fils et son Père céleste, mais ce faisant elle prie aussi pour nous. Dans sa sollicitude, pleine de l'Esprit Saint, se découvre l'aspect maternel de Dieu même.

Cette maternité de Dieu est aussi compassion. La mystique orthodoxe, mais aussi son «éthique», ont une racine «mariale». «Le cœur humain, écrit Mère Marie Scobzova, moniale et martyre qui a subi le même sort que le Père Maximilien Kolbe dans un camp nazi, doit être transpercé par un glaive à deux tranchants... La croix de notre prochain est ce glaive qui doit le transpercer. L'âme doit participer au destin du prochain, compatir avec lui, souffrir avec lui. Par similitude avec son archétype, la Mère de Dieu, elle est ainsi

attirée vers le Golgotha sur les traces du Fils de Marie, et ne peut pas ne pas verser le sang.»

Or c'est justement sur le Golgotha de son destin, que l'âme orthodoxe appelle la miséricorde et l'intercession de Marie. Les icônes miraculeuses de Vladimir, Kazan, Pochiaev, Tichvin (dans la seule Russie, il y a plusieurs centaines d'icônes dont le nom est lié à un miracle dans le passé) sont toutes, chacune à sa façon, le signe de la protection. Il n'y a pas d'espace sur terre pour un mystère du salut où il n'y aurait pas de peur du Jugement, de frémissement devant son propre destin éternel. Cet espace est aussi celui de la protection, préparation à notre rencontre imminente avec Dieu qui nous aime et nous juge par la parole et la Croix de son Fils. Cette protection, donnée en la Mère de Dieu, est crainte de Dieu transformée par elle en confiance absolue. «Sous la protection de ta miséricorde nous nous réfugions, Mère de Dieu; ne laisse pas succomber aux tentations ceux qui te prient, mais libère-nous du danger, Toi, seule pure et bénie» (Prière du IIIe siècle).

Parmi toutes les fêtes de la Vierge, il en est une qui n'entre pas dans le nombre des douze grandes fêtes traditionnelles, et à laquelle l'Orthodoxie russe se sent plus attachée, c'est celle de la Protection (*Pokrov*). Dans la majeure partie de la Russie, le *Pokrov* est célébré le 14 octobre, jour où très souvent tombe la première neige. La terre se couvre d'une couverture blanche, muette, immobile, ensorcelante, un peu effrayante. Cette blancheur est comme le signe de la pureté de l'Immmaculée. Mais c'est en même temps l'hiver qui réveille une angoisse indéfinie, celle qu'évoque la perspective du froid, de la faim. Comment survivre à l'hiver long et cruel, pense le paysan russe. Cette évocation de l'angoisse fusionne avec celle de la pureté et donne naissance à une troisième image, celle de la mort. La neige porte en soi la négation de la vie précédente, même si, dans sa pureté, elle promet, par-delà l'épreuve, une autre vie.

Ces images «travaillent» à un niveau plus profond que la rationalité humaine. La foi, qui plonge ses racines dans la pré-mémoire de la subconscience ontologique, c'est-à-dire dans cette profondeur de l'existence humaine où Dieu habite en elle et qui lui reste le plus souvent cachée, trouve ici son expression la plus claire et la plus rationnelle dans la prière qui en appelle à la protection de Marie. «Aujourd'hui, nous, hommes de la foi juste, nous fêtons dans la lumière, illuminés par ta venue, ô Mère de Dieu, et regardant ton image toute pure, nous disons: couvre-nous de ton voile et sauve-nous de tout mal, et, en priant ton Fils, le Christ, sauve **nos âmes» (Tropaire du *Pokrov*).**

De toutes ces images qui meublent le fond de l'homme naît ainsi l'icône de la protection contre le mal, l'icône au visage de la Mère de Dieu. Cette icône est remplie de la lumière du Christ. Sans confusion et sans division, comme toujours dans la piété orthodoxe mariale, la Mère est à côté de son Fils. Elle nous couvre et nous protège de son voile. Mais ce voile n'est rien d'autre que la tunique de Jésus, cette même tunique que les malades de l'Évangile touchaient pour avoir la guérison. Quand nous pensons que Marie nous touche, c'est en fait Jésus qui nous touche: Jésus nous protège avec le voile de sa Mère et nous sauve par sa prière.

Dans la tradition russe, il y a une autre perception du *pokrov* comme défense contre un amour divin dont le feu nous serait insupportable, à nous les humains. «N'importe quel écrivain religieux, écrit l'évêque orthodoxe Alexandre Semionov Tian-Chansky, peut confirmer que le manteau de la Mère de Dieu nous protège de la lumière de la gloire divine et de son éclat insoutenable pour nous pécheurs. Sans ce manteau léger nous serions brûlés par le regard lumineux posé sur nous, par les rayons de sa justice et de son amour. Le manteau de la Souveraine permet à chacun d'accueillir cette lumière de ses propres forces, nous disposant à nous ouvrir toujours plus à la lumière.» On touche ici le jardin secret de la sainteté orthodoxe dans son ouverture toujours plus grande à la lumière de Dieu, et où le refus de se défendre contre la lumière va de pair avec la protection de la Mère de Dieu.

Comme toutes les dates du calendrier liturgique, cette fête du *Pokrov* est liée à un événement concret où s'entrecroisent deux réalités, l'une historique et l'autre mystique. Il s'agit de l'apparition de la Mère de Dieu dans l'église de Blacherne, à Constantinople au Xe siècle. Au moment de la prière, celle-ci s'est laissé voir entourée par la foule des saints que guidait saint Jean-Baptiste, mais elle n'avait été reconnue au milieu d'eux que par «le fol en Christ», André, et par son compagnon Épiphane. À ce moment-là, Marie leva son voile (*pokrov*) et l'avait étendu sur les deux hommes et toute la ville de Constantinople en signe de la protection céleste.

Protection contre qui? Selon une des versions, contre les hordes russes païennes qui, selon la légende, assiégeaient à ce moment la glorieuse capitale de l'empire byzantin. Toute la population priait par peur du pillage et du massacre imminents. Le jour suivant, regardant vers la mer, elle vit qu'elle était calme, sans trace des bateaux ennemis. Les Russes étaient partis. La mémoire du miracle s'est presque éteinte chez les Grecs, tandis que chez les descendants des mêmes troupes, qui menaçaient alors la capitale Byzance, ***Pokrov* est devenu une des fêtes principales de la Vierge. On en a**

oublié les racines légendaires ou historiques. Le nationalisme ne touche pas le cœur de l'Église...

Le mystère de la protection est d'une profondeur que tout le discours rationnel ne peut exprimer que de manière paradoxale. Ainsi en est-il d'une des prières mariales les plus aimées de l'Église orthodoxe: «Nous n'avons pas d'autre aide, nous n'avons pas d'autre espoir que toi, notre Reine, nous espérons en toi, nous te louons, nous sommes tes serviteurs, et nous n'aurons pas honte de toi!» Aide unique, unique espoir? Mais où est le Christ? Le Christ est en Marie, Marie est dans le Christ, sans confusion, sans division, mystère de l'amour et du salut. Ce même paradoxe est également exprimé dans une autre prière, plus courte: «Toute sainte Mère de Dieu, sauve-nous!» Le paradoxe est ici profondément christologique.

«Dans les périls, dans les angoisses, dans les situations critiques, pense à Marie, invoque Marie!», écrit saint Bernard de Clairvaux. «Que son nom ne quitte pas tes lèvres, qu'il ne quitte pas ton cœur, et pour obtenir le suffrage de ses prières, ne néglige pas l'imitation de sa vie. Si tu la suis, point ne dévies; si tu la pries, point ne désespères; si tu penses à elle, point ne t'égares. Si elle se tient près de toi, plus de chute, si elle te protège, plus de crainte, si elle te guide, plus de fatigue. Avec sa bienveillance, tu parviens au port et ainsi tu expérimentes en toi-même ce qui fut dit à juste titre: 'Et le nom de la Vierge était Marie'.»

«Très sainte Mère de Dieu, défends-nous des ennemis invisibles; dans ta protection maternelle, défends-nous du dard de l'ennemi et éteins en nous les passions charnelles, car tu es la plus pure et bénie; apaise les vents de l'orgueil, car tu es maîtresse de l'humilité; guéris-nous de l'avidité, car tu es la pauvreté; protège-nous de la colère divine, car tu es la Mère de la Miséricorde; préserve-nous des occasions mauvaises, car tu es notre défense» (le saint métropolite russe Dimitij de Rostov).

IX. - Marie «eucharistique»

Si le mystère de la protection ne s'explique pas en termes de logique formelle, il s'éclaire néanmoins en référence à un autre mystère, celui de l'Eucharistie. La Mère de Dieu y est présente. On peut parler à ce propos de Marie «eucharistique». Mais, pour comprendre ce langage, il faut se rappeler que, selon la foi orthodoxe, l'Eucharistie est une action de Dieu célébrée par le prêtre ou l'évêque avec sa communauté. Le peuple de Dieu se prépare à la

célébration, porte le pain et le vin, mais Dieu seulement transforme ces dons humains en dons de sa présence. Le peuple invoque et prie pour sa descente, mais le mystère de la transmutation provient de l'acte de la foi de l'Église tout entière. Dans cet acte l'Église réalise sa propre «identité», son ecclésialité, en tant que Corps du Christ, et, par une logique propre à la foi, «se retrouve» en celle qui donne vie humaine à ce Corps, Marie. Le Peuple de Dieu se transforme en Corps du Christ dans l'acte eucharistique de la communion. La communion au Fils dans l'Esprit Saint est adressée au Père et se fait dans la commémoration de Marie, en laquelle la communion parfaite avec Dieu est pleinement réalisée. Il y a là une mémoire mariale, ontologique et vitale, qui se révèle constamment dans la prière liturgique: «Commémorant la Toute Sainte, toute pure, plus que bénie, glorieuse Souveraine et toujours Vierge Marie, et tous les saints, remettons-nous nous-même au Christ, notre Dieu, ainsi que les autres et toute notre vie.»

La Mère de Dieu nous assiste et nous accompagne pendant toute la liturgie jusqu'à la communion. Présente à l'Eucharistie, elle prie pour nous et avec nous, afin que nous ne soyons pas condamnés par une communion indigne au Corps et au Sang de Son Fils et que notre âme soit purifiée et sanctifée pour cette vie éternelle où elle sera toujours à nos côtés.

X. - Marie, l'image et l'icône

«L'art qui convient le mieux à la Vierge est celui du peintre», a fait remarquer Jean Guitton. Seul cet art est, en effet, capable de saisir le mystère de la transfiguration qui parle par Marie.

D'un point de vue dogmatique, l'art de l'icône découle du mystère de l'incarnation. Tout ce qu'ont pu voir et toucher les contemporains de Jésus et de Marie nous est aussi donné à voir et à toucher. C'est un miracle mais aussi une audace de l'Église de professer toujours à nouveau que, grâce aux sacrements et aux images, nous sommes et restons en n'importe quel siècle les contemporains du Christ, de Marie et de tous les saints. L'image établit une relation particulière entre nous qui sommes sur la terre et eux qui habitent le Royaume. Le secret de l'image est qu'elle ne nous renvoie pas à des temps révolus, à leur histoire, telle qu'elle est irrévocablement passée, mais nous invite à partager leur vie actuelle, leur grâce royale et leur béatitude éternelle. En effet, il faut communier avec cette image en éternité pour pouvoir créer une icône. L'image précède l'icône et l'engendre grâce à l'art de voir. Cet art même — pour s'exprimer de la manière la plus brève — consiste dans notre

adaptation spirituelle à son prototype, à sa promesse, qui est d'être notre propre transfiguration anticipée. «Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette image, toujours plus glorieuse, comme il convient à l'action du Seigneur, qui est l'Esprit» (*2 Co 3*, 18). Marie dans sa médiation nous communique cette «action du Seigneur», et c'est pourquoi ses images sont partout dans l'Église orthodoxe.

À ceci s'ajoute aussi cet autre aspect de l'art de l'icône, qui est celui de la vision «intelligente» du monde créé. Une des icônes de Marie s'appelle «de Toi s'exalte toute la création». Chaque icône porte une énergie spirituelle de joie, joie qui n'est pas la joie terrestre, mais joie de la purification intérieure, joie de voir le travail du Seigneur dans la création et de participer à ce travail.

L'icône est donc avant tout l'art de voir et de vivre ce qui est vu et vécu par l'Eglise. Le fond de l'image provient du mystère de la lumière de la Transfiguration, partagée avec la sainteté qui émane du visage humain. Ainsi peinte, la sainteté de Marie exprime à la fois la distance et l'intimité. L'icône n'est pas un portrait. Elle ne représente pas une femme, telle qu'on peut la percevoir à distance de soi. Elle nous rend l'image imprimée dans notre mémoire la plus profonde, mémoire que Marie porte dans son cœur et qu'elle nous communique. Si l'icône est un «souvenir», elle n'est pas souvenir d'un passé, mais souvenir intérieur, souvenir «eucharistique», souvenir-reflet du monde que Dieu nous a préparé.

XI. - Marie, la sagesse d'«une âme»

«À la tête de la sainteté de l'Église demeure la Vierge, et sa virginité exprime l'*esse* du Royaume, la sainteté *in aeternum*, l'épithalame du *Sanctus*. La lecture des Proverbes, lors de la fête de la Conception, identifie la Vierge avec le lieu de la sagesse de Dieu et célèbre en elle le but enfin atteint de la création divine» (Paul Evdokimov): «Yahvé m'a créée au début de ses desseins, avant ses œuvres les plus anciennes», dit la Sagesse dans le livre des Proverbes (*8*, 22).

C'est, en effet, une tradition ancienne et vénérable, aussi bien en Orient qu'en Occident, de rapprocher la figure biblique de la Sagesse et celle de Marie. La Sagesse est une des images de Marie, car en elle toute la Sagesse de la création a trouvé son vrai visage. Cette image n'a pas d'expression dogmatique. Elle a sa voix litur-

gique: «Réjouis-toi, récipient de Dieu, réjouis-toi, richesse de sa pensée.» La pensée de Dieu habite la Mère, et son silence en Marie nous dit notre rapport à la création: «En toi, pleine de grâce, se réjouit toute la création, la nuée des anges et le genre humain...» (Liturgie de saint Basile). La joie est aussi un autre nom de la sagesse: «L'âme qui exalte le Seigneur, l'esprit qui tressaille de joie en Dieu» reflètent en eux-mêmes le premier regard de Dieu sur sa création avant qu'elle ne soit touchée par le péché. En Marie tout ce qui a été créé se trouve récapitulé, est rendu à sa bonté initiale: «J'étais à ses côtés, comme le maître d'œuvre, faisant ses délices, jour après jour, m'ébattant tout le temps en sa présence» (*Pr 8*, 30).

Cette sagesse, on doit en trouver toujours à nouveau la source des «délices», source silencieuse, car la sagesse en nous est la fille du silence de Marie et de son humilité en présence de Dieu. En effet, la sagesse ne nous dit pas: allez par le monde entier fonder vos communautés. Elle nous rassemble en «présence divine» ineffable, autour de l'origine maternelle de notre foi, qui est aussi la sienne, et nous fige d'émerveillement devant l'amour «kénotique» du Dieu Vivant, qui descend dans la chair de Marie et dans notre âme. Et c'est de cet émerveillement que peut repartir notre recherche de l'unité. «Car qui me trouve trouve la vie, il obtiendra la faveur de Yahvé» (*Pr 8*, 35).

Toute l'histoire «pré-œcuménique» du christianisme a été pleine d'affrontements entre les conceptions théologiques, que les Églises ou les hommes identifiaient avec l'essence de leurs croyances et avec eux-mêmes: quand on défend avec acharnement les vérités de sa religion, on est toujours tenté de se prendre pour la vérité en personne. Avec l'œcuménisme actuel, la situation est portée à se renverser. On fait place à un certain relativisme doctrinal qui, en fait, ne contribue pas pour autant au rapprochement entre les Églises. Le dernier mot de l'histoire de notre soif de l'unité appartiendrait-il à l'indifférence face à la vérité?

Or le chemin vers l'unité passe non pas tant par l'«alignement» des doctrines différentes — même si leur concordance sera bien au terme du compte indispensable — que par un retour à cette expérience-clé de la «béatitude» qu'est la redécouverte de la sagesse ou encore de la vie de Marie. Chaque famille chrétienne garde consciemment ou à son insu la mémoire de cette «béatitude» et de son effacement volontaire, de sa protection et de la création transfigurée en sa personne.

Le mystère marial est inséparable de notre vie dans le Christ et, si nous pouvons le partager entre nous, nous préparerons ainsi le

terrain d'un dialogue authentique. Comme le dit le Père P. Florensky, il faut comprendre chaque confession dans sa cohésion intérieure. Quand on aura appris à écouter non seulement le credo des autres, mais aussi leur cœur, on saura trouver aussi un jour le chemin de l'union des vérités.

Ainsi, par son art de contemplation, concrétisée dans l'icône et la prière liturgique, l'Église orthodoxe porte à la lumière ce que l'Église occidentale cherche à revêtir du langage dogmatique. Il y a une cohésion profonde à l'absence de dogmes de l'Assomption et de l'Immaculée Conception dans l'Orthodoxie. Le dogme, en effet, pour l'Orient chrétien, n'est conçu d'abord que comme cette limite qui protège la «doctrine saine» des hérésies et des fantaisies. Or il en va autrement de l'Église catholique. Chez elle, le dogme joue un rôle quelque peu différent, y assumant le message de la glorification, que l'Orthodoxie n'assigne qu'à la liturgie. En celle-ci, le chant parle et «dogmatise» sans s'imposer comme règle de la foi, alors que, dans l'Église catholique, le dogme chante et glorifie la Vierge en «connaissance» rationalisante et précise. Là où les orthodoxes résistent à unir trop étroitement «savoir» du divin et savoir humain, les catholiques, eux, sont plus enclins à rendre compte du divin à travers toutes les facettes de la pensée logique. Mais, en dehors de cette opposition entre le dogme et cette absence du dogme qui ne peut être un dogme en soi, il reste tout l'espace ouvert au mystère commun, immense, indicible, inéluctable.

«La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme», lisons-nous dans les Actes des Apôtres (*4*, 32). On cite souvent ce texte dans les rencontres et les événements œcuméniques. On parle alors de la réconciliation comme s'il s'agissait de la découverte d'«une âme», âme que l'on interprète trop souvent d'une manière simpliste et psychique (cf. *1 Co 15*, 44): toute foi est bonne et égale à une autre, soyons amis comme jadis. Dans cette conjoncture, a-t-on encore besoin d'une unité réelle? Mais ces paroles, en leur sens initial, ont d'abord une portée christocentrique et mariale. Nous sommes unis en Jésus, nous sommes participants au mystère de sa naissance et de sa vie, grâce à l'Esprit Saint et à la Vierge Marie. La voie vers l'unité complète ne peut être alors, dans la crainte de Dieu et la fidélité à l'amour, qu'une recherche de communion à la source mariale de la Parole telle qu'elle prend notre âme comme mère pour la transformer en «une âme», celle de l'Église.

Qui ne se souvient des paroles de saint Augustin: «Dans les choses principales, l'unité, dans les choses moins sûres, la liberté, en toute chose, la charité»? Commençons donc par la charité qui doit

remplir chaque parole de toute confession chrétienne, et constatons tout d'abord notre unité, telle qu'elle s'enracine dans le dogme qui proclame Marie *Théotokos*, Mère de Dieu, Mère aussi des hommes dans la foi en Dieu incarné, crucifié et ressuscité. Approchons-nous de notre foi mariale, divisée quant aux autres dogmes, certes, mais unie en Marie dans sa «structure» même, en ses «racines».

Qu'entendre par ces mots? On renvoie ici à ce noyau invisible de notre foi christocentrique qui voit et qui reçoit la lumière de la Mère, lumière qui tombe sur l'Église, sur la Tradition, sur l'âme croyante, et qui jaillit de la maternité de Dieu, de sa protection, de l'art de l'image et enfin de l'Eucharistie. Cette lumière est ignorée par le Prince de ce monde. Elle ne l'est pourtant pas totalement par nous, car elle vit toujours au fond de notre âme commune, malgré les siècles de divisions. Toute recherche de l'unité réelle est retour à cette «âme mariale» qui donne naissance à notre Dieu et écoute le silence de la Sagesse «protectrice» et maternelle. Cette Sagesse est à la source de notre existence et de notre croyance, cachée aux profondeurs de notre foi en Christ dans ces «mystères retentissants» que saint Ignace découvrit un jour sur le chemin qui le portait au martyre.

I - 25124 Brescia Vladimir ZIELINSKY
Via Repubblica Argentina, 42

Sommaire. — L'auteur traite de la place de la Mère de Dieu dans l'«être ecclésial» de l'Orthodoxie. Son rôle central dans la vie spirituelle et liturgique, essentiellement christocentrique, consiste en la médiation qu'elle opère entre la Parole de Dieu et son silence, entre la Tradition et la mémoire cachée dans son cœur. Dans leur protection (*pokrov* en russe) contre les vicissitudes de cette vie se trouve révélée la maternité de Dieu. Voilà pourquoi sa figure, au-delà de la confrontation des conceptions théologiques, porte en soi cette sagesse initiale qui fait ontologiquement de la multitude des croyants une âme dans le Christ.

Summary. — The author treats of the place of the Mother of God in the «ecclesial being» of the Orthodox Christianity. Her central role in the spiritual and liturgical life, essentially christocentric, comes from a mediation without any dogmatic formula in intimate connexion between the Word of God and his silence, the Tradition and the memory concealed in her heart. In her protection (*pokrov* in Russian) as a defense against the misfortunes of this life is revealed the maternity of God. Her figure conceals in itself the original wisdom of unity which ontologically makes the multitude of believers one soul in Christ.